

Comment le coronavirus va changer nos vies à jamais – musique, politique, médecine...-

Résumé : Yves Sciama

Si l'on en croit l'histoire, pas grand-chose ne devrait changer dans le sillage de l'actuelle pandémie. Durant la grippe de 1918, le désordre était partout et « le monde était sens dessus-dessous » selon un commentateur. 2,5% des Américains moururent, la plupart d'entre eux âgés de 20 à 40 ans, précisément les soutiens de famille, les parents, les leaders... Pour contrôler la maladie les autorités interdirent les rassemblements, fermèrent les écoles, les églises, d'autres institutions, restreignant même les enterrements à la famille immédiate.

Mais quand la pandémie se retira, les Américains qui s'étaient remarquablement conformés aux consignes se précipitèrent pour retrouver leur vie d'avant, rejetant les restrictions même quand une troisième vague arriva.

Certaines habitudes évoluèrent : on ne revient pas à la tasse partagée, autrefois commune dans les écoles et bureaux, et cracher en public resta réprouvé, en même temps que l'hygiène progressait. Par contre le système de santé ne fut pas réformé, et les efforts pour créer une assurance maladie nationale échouèrent.

Les ravages de la maladie ne révolutionnèrent pas le mode de vie américain. Hommes et femmes réagirent à la maladie en suivant les normes de genre en vigueur, les femmes furent appelées à donner des soins, et laissées libres d'exprimer leur peur et leur douleur, tandis que les hommes devaient montrer de la force et de l'endurance, et étaient culpabilisés et honteux si la maladie les clouait au lit. La ségrégation des noirs se vit même dans le système de soins, avec des médecins de couleur qui les soignaient dans des locaux séparés. La pandémie ne bouleversa pas les inégalités sociales et économiques qu'elle avait révélées. Mais le passé n'a pas toujours besoin de se répéter. Voici donc quelques évolutions possibles de notre culture.

La vie voyageuse.

J'ai mis fin aux rencontres après-spectacle de ma tournée début mars. Ca m'est venu un soir lorsque des amis d'amis ont débarqué dans ma loge et m'ont imposé une séance de photos de groupe entassée et interminable. Trois semaines après, je me rassure à peine de ne pas avoir été contaminé. J'ai fini la tournée le 14 mars sans la moindre poignée de main ou embrassade. Toutes sortes de nouveautés sont apparues : mon manager nettoyait compulsivement les micros, plus de restos à midi, un paquet de stylos neufs à disposition pour pouvoir signer des autographes sans en emprunter (je trouverais trop égoïste de ne plus en signer, si les gens achètent ce que je fais et me demandent de mettre un autographe dessus il me semble impossible de me dérober...).

Désormais il y a un écriteau sur la porte de la loge n'autorisant l'accès qu'à l'équipe de nettoyage, et je commence à regarder les saladiers de chips, amandes ou guacamole mises à disposition comme des boîtes de Pétri remplies de virus. Je vais les faire interdire.

Bien sûr tout ceci peut sembler un point de vue d'hyper-privilegié, mais j'ai aussi le témoignage de bien des artistes à revenus plus modestes membres de notre syndicat professionnel. Leur situation est très difficile avec l'arrêt des festivals, des tournées, des enregistrements, et aussi des cours de musique qui sont une source de revenu importante pour beaucoup de musiciens – des aides d'Etat seraient bienvenues.

Peut-être que comme interprètes, une de nos responsabilités est d'offrir un miroir au corps social, et qu'une chose importante serait désormais que dans ce miroir, il y ait plus de "nous" et moins de "je".

Davantage de mélodrame politique

Depuis que je m'occupe de la communication numérique du Parti Républicain, je vois que la technologie prend une importance croissante dans les campagnes électorales. Après la pandémie, ne survivront que ceux qui sont capables de s'adapter à et d'investir dans une communication basée sur le numérique.

Ce sera particulièrement vrai pour les élections locales. Dans une présidentielle, les candidats bénéficient d'une couverture médiatique automatique, même si leurs meetings et leurs débats locaux sont annulés. Mais si vous êtes un inconnu qui vient défier disons un député, il vous faudra éveiller l'enthousiasme et lever des fonds sans l'aide de médias indifférents, et sans pouvoir aller sur les foires et à la sortie des églises. Les rencontres avec les financeurs auront lieu par vidéo et non plus dans d'élégants manoirs.

Il y aura davantage d'interviews télé par Skype, et d'interviews radio par téléphone. La maîtrise du numérique sera décisive, même si le but, avoir plus de voix, reste le même.

Problème, pour se faire un nom sans rencontrer les électeurs, les candidats devront se rendre aussi intéressants, voire excentriques, que possible. Préparez-vous à vivre dans le pays des 1000 Donald Trump. Les politiciens policés-mais-ennuyeux vont être difficiles à vendre dans un environnement politique numérique. Les meilleurs tweets vont gagner, plutôt que les idées les plus raisonnables et les personnalités solides. Il y aura une prime aux extrêmes. Si un vaccin contre le coronavirus n'arrive pas rapidement, les politiques, ligotés à Internet, vont faire plus de cinéma que jamais.

Des consultations par FaceTime

En réaction au coronavirus, les systèmes de santé dans leur ensemble sont en train de se convertir à la télémédecine. Dans ma propre institution, la Johns Hopkins University, cela s'est

passé pratiquement du jour au lendemain : plateformes lancées, médecins formés, patients prévenus, rendez-vous convertis en virtuel, avec les patients en sécurité chez eux sur leur smartphone ou leur ordinateur. Naturellement l'on ne peut pas tout faire comme cela, il y a des analyses et des examens physiques parfois, mais c'est un outil extraordinaire qui peut améliorer le système de soins pour après.

On sait qu'il y a beaucoup d'inégalités de race, de genre, de poids, de revenu, de région (entre autres !) dans l'accès au soin. La télémédecine ne peut pas tout résoudre face à cela, mais a été trop peu utilisée, notamment parce que les assureurs n'ont jamais voulu rembourser les rendez-vous virtuels. Mais c'est fait désormais, et cela va sans doute continuer. Les médecins les plus conservateurs ont aussi été forcés de bousculer leurs habitudes. Sur le long terme cela pourrait être une aide pour gérer les maladies chroniques et la prévention, et faciliter le soin dans les régions reculées.

On peut espérer d'autres changements : les patients nous disent leur anxiété, et l'ensemble des soignants reviennent à leurs racines et redécouvrant combien l'écoute et l'empathie sont indispensables, des qualités un peu oubliées avec l'obsession récente pour les nouveaux traitements. Le burnout des soignants, a été mis en lumière par le coronavirus, et des milliers d'entre nous sont en train de redécouvrir comment faire communauté et partager leurs expériences, sur les médias sociaux, à travers des podcasts individuels, ou par d'autres moyens. Après, il faudra faire vivre cet esprit de collaboration et de lien, utiliser le numérique pour cela, et ce sera bon pour tout le système de santé.

Des transports moins collectifs

Les pandémies ont toujours été les ennemies des centres urbains denses. Les zones rurales du Middle West sont bien moins touchées par le coronavirus que les villes. Déjà lors des épidémies de peste du Moyen-Age, les riches fuyaient les grands centres de la renaissance italienne comme les new-yorkais aisés ont récemment gagné leurs résidences secondaires.

Or déjà avant le covid les grandes villes comme New York, Los Angeles ou Chicago perdaient de la population. 90% de la croissance démographique a désormais lieu dans les périphéries, parfois lointaines. Les jeunes se dirigent de plus en plus vers des villes plus petites et proches de la campagne plutôt que vers les "aimants" urbains d'autrefois.

La maladie actuelle va accélérer ces tendances. Avant la crise déjà, les transports en commun étaient en déclin, tandis que le télétravail et la conduite seul progressaient. Le spectre de la contagion va vider les métros bondés, sur lesquels reposent les villes ultra denses. On voit New York, Toronto et Washington réduire leurs transports en commun.

Les progressistes et les écologistes espéraient la fin de la domination automobile et de l'étalement urbain, mais dans un monde globalisé où les pandémies menacent, les travailleurs vont retourner à leurs voitures et à la campagne.

L'après poignée de main.

Il y a deux semaines je faisais une croisière. Je sais, je sais... Mais cela a été interdit seulement le lendemain de notre départ. En tous cas il y a eu d'emblée des discussions sur comment se saluer – les poignées de mains comme les étreintes diverses étaient visiblement à éviter. Et personne des 2000 que nous étions n'avait envie de se retrouver en quarantaine dans sa cabine à la fin de la croisière.

Nous avons considéré beaucoup d'options. Toutes sortes de saluts (comme celui de Star Trek, avec les doigts du milieu écartés) ; se toucher les chaussures (abandonné car nécessite un terrain stable) etc. Le « check » avec les poings n'était pas si différent de la poignée de mains. S'incliner paraissait trop formel à beaucoup d'entre nous.

En une journée, un vainqueur a émergé, pourtant peu pratiqué sur la terre ferme. C'est le toucher de coude ou « elbow bump » : les deux intéressés dirigent leur coude vers l'avant et font un bref contact. Cela répond au besoin d'un contact physique, mais la partie du corps concernée a vraiment peu de chance d'avoir été au contact d'un danger bactérien (allez-y, essayez de vous toucher le visage avec le coude !).

De retour sur terre (et nous avons tous débarqué en bonne santé, merci) je ne suis pas sûr que ce geste va s'imposer, mais les gens vont sûrement chercher une façon d'éviter la poignée de main. Au bout du compte, je soupçonne qu'en signe de la main et un « bonjour » feront l'affaire: c'est un salut et un signe d'amitié potentielle, qui dit en même temps qu'un peu de distance n'est pas impolie, mais au contraire fraternelle.